



PORTE-FOLIO

Sadika KESKES

BIO COURTE

Sadika KESKES, créatrice tunisienne, sortie de l'école des Beaux-Art de Tunis et formée au soufflage du verre dans les ateliers de Murano en Italie. Certaines de ses œuvres sont exposées dans des musées ou ont fait l'objet de commandes publiques : «Palmeraie» à Rome (FAO), un calice pour le pape Jean-Paul II, «l'enfance en partage» au Palais des Nations, à Genève...

Après la révolution tunisienne, elle a orienté son travail vers le design social et a créé l'association : «Femmes, Montrez Vos Muscles» qui a pour objectif de faire une expérience pratique avec des femmes maître d'art de Tunisie et de mettre le design thinking au service de la réhabilitation des métiers du patrimoine. Dans la même approche elle lance en 2018 le courant d'air artistique « l'Émouvance des Émouvants » avec une vision de Ré-enchantement du monde à conquérir dans sa chair-émotions, par le geste-beauté de l'œuvre collective.

En 2016/2017 ; elle a été la candidate de la Tunisie pour le prix UNESCO-Madanjeet Singh pour la promotion de la tolérance et de la non-violence.

En 2015 elle a été classé par l'UNESCO parmi les dix premiers entrepreneurs culturels du monde.

Elle est la créatrice de la chaire UNESCO «Mémoire Vivante des Arts et Métiers» qui a pour compétence l'archéologie des métiers qui croise celle du patrimoine immatériel.

Elle a réalisé plusieurs recherches et publications dont :

« MAT » Un Think tank Art et Design, autour des métiers d'art de Tunisie, Le designer, acteur de la transformation sociale, écologique et culturelle

Vers une archéologie du geste, Centre George Pompidou, L'Institut de recherche et d'innovation IRI «Le geste comme langage»

« Pour une archéologie des métiers » réflexion qui est à la base de la création de la chaire UNESCO « Mémoire vivante des arts et métiers », CNAM Paris

« D'une matière, à sa disparition », conférence avec Alain Nadaud, « Interface », Amphithéâtre Bachelard, Université Paris-Sorbonne



Sadika dans son atelier

L'ENGAGEMENT

Pour Sadika KESKES

Artiste-verrière : telle aime à se définir Sadika Keskes. Artiste guerrière : telle pourrait-on aussi bien la nommer tant elle milite pour la cause des femmes de son pays, s'investit dans la rénovation des métiers d'arts en Tunisie, œuvre pour que ces derniers ne relèvent plus des arts appliqués mais de l'Art à part entière. Des rives de l'antique Carthage (où elle réside) à celles de Venise et Murano (où elle a étudié), Sadika Keskes a haussé la pratique ancestrale du verre soufflé jusqu'aux rivages du haut langage : elle érige des sculptures en forme de « murs » à géométrie variable, assemble des « briques » de verre qui accointent les techniques de naguère au plain champ de l'art contemporain.

« Ovaire toute la nuit » : un « mur » selon Sadika s'établit à l'opposé de cet aphorisme de Duchamp. Que nous murmure son Mutus Liber sinon ceci : « Ouvert tout le jour » ? L'art subtil de Sadika KESKES, celui de sa « parole soufflée », tient dans ce passage de l'« ovaire » à l'« ouvert ». Le lait du petit jour y coule comme la pâte de verre, ouvert / recouvert par une mer de verre ; parcellisé dans une multitude d'alvéoles dont les modules, recomposés pour chacune des sculptures, sont autant de niches où l'infime cohabite avec l'infini, où l'intime s'ouvre sur l'horizon. Etre là, pour l'éternité d'un instant et dans l'exiguïté d'un cube, c'est coïncider avec le la du monde. S'isoler dans l'une des alvéoles de ces murs en nid d'abeille, c'est faire son miel de la lumière qui passe au travers, c'est surgir, augmenté, dans l'« ouvert ». « Agrandir le sang des gestes, déborder l'économie de la création [...] » nous conseille René Char. Sadika a choisi d'accroître le sens de ce geste : souffler. Faute de pouvoir déborder la Méditerranée, elle a choisi de la border. Rien n'est plus cher à son mur que de longer cette mer. Mais ce mur n'est pas clôture. Quand la lumière entre en transe dans la fausse transparence des alvéoles, Sadika se tient là pour nous souffler : « Soleil à naître ! ».

Jean LANCRI

Critique d'art

(14 juin 2015)



WORK IN PROGRESS

Lors de l'ouverture des tombes datant de l'Antiquité égyptienne ou romaine, les archéologues sont directement mis en présence d'une atmosphère (germes, poisons, pollens, bactéries, etc.) qui date parfois de plusieurs milliers d'années. De la même façon ici, Sadika Keskes a emprisonné dans des modules étanches en verre soufflé, à un instant T, des éléments organiques avec l'air de ce jour-là. Les parois en verre transparent donnent à voir, sur le court et moyen terme, le processus d'évolution de la vie et des micro-organismes en milieu fermé : conservation / dégradation, décomposition / germination, pourrissement / dessèchement, prolifération / rétrécissement, etc. C'est donc la vie et la mort de la matière organique, dans ses phases de croissance ou de dépérissement, qui, au sein d'une atmosphère confinée, est devenue visible comme à travers une vitre, jour après jour, en temps réel. C'est la vie qui est la matière même de l'œuvre d'art en évolution.

Alain Nadaud

Work in progress
180 x 80 cm

Dessin pour l'oeuvre chemine-





un mémorial avec une statue à l'effigie de Sghaier Ouled Ahmed, orné de strophes du poète, a été dévoilée au public, samedi 13 août.

L'artiste Sadika Keskes invitée de Hédi dans Corniche sur Mosaique FM aujourd'hui, mardi 16 août 2016, a indiqué que l'œuvre érigée à la mémoire du poète Seghaier Ouled Ahmed est une interprétation artistique.

« Il ne s'agit pas d'une statue mais c'est une représentation qui obéit aux règles de l'art contemporain. Plusieurs médias ont compris les messages de ma représentation de la personnalité de Seghaier Ouled Ahmed...»

Sculpture d'Ouled Ahmed

« Ne dégage jamais, poète »

C'est un chemin qui mène à l'horizon. Enivré par les embruns, je parvins à cette sculpture qui, selon mes dires, défraie la chronique. Défrayer ? On défraie de ses frais de voyage. « À Paris, le jeune duc avait, il est vrai, les voitures du Roi, mais ses appointements défrayaient son hiver et les vingt-sept mille francs défrayaient l'été dans la Normandie » écrivait Honoré de Balzac dans Modeste Mignon. Défrayer la chronique, la sculpture sur laquelle je tombe est le sujet de toutes les conversations. Moi, je suis effrayé par ces messages poison qui s'en prennent à cette sculpture. Pourquoi tant de haine ? C'est suspect. Défrayer, ça renvoie à l'argent. L'œuvre de Sadika Keskes aurait coûté cher. Balles perdues, vaines vilainies. L'artiste, j'apprends, a cédé les droits. Elle a juste demandé de quoi rémunérer les artisans qui ont servi cet art pendant le work in progress. Anglicisme, oui, j'assume. Un travail qui progresse pour faire de l'art un empêchement de penser en rond. Le poète pensait en avant, en diagonale, en géniale géométrie. A force de sueurs et de larmes intérieures, le disparu et l'artiste se sont retrouvés face à la mer. Ouled Ahmed à sa façon, Sadika à sa façon. Un long processus d'interprétation personnelle pour faire revivre sa poésie. Car le poète a toujours raison, qui voit plus loin que l'horizon, n'est-ce pas Aragon ? Je regarde la sculpture imposante, 2 mètres 70. Grande car grand est ce rebelle qui a failli mourir plusieurs fois pour ses idées. Ses balles frondeuses étaient ses mots qui portaient en germe la fin de la dictature.

La vérité c'est que Sadika Keskes ne souffle pas seulement le verre, elle souffle sur les braises de la révolution, elle attise la flamme de l'espérance démocratique qui vacille parfois, mais perdure toujours depuis 2011. Souffle de l'histoire, elle le domestique. Elle délaisse son humble nombril pour décrire les visages de souffrance qu'incarne ce poète qui fut leur porte voix. Elle élève le poète vers le ciel, elle lui donne de la grandeur, figure filiforme insaisissable portant le masque de la souffrance, de nos souffrances, d'une certaine manière, elle le « giacomettise ».

« Comme personne ne l'a jamais aimé » semble lui adresser l'artiste lorsqu'elle malaxe cette terre rare de Nabeul, matière première en avant première de ses fulgurances. On l'imagine avec ses spatules en action, petits spoutniks en atterrissage pour envisager l'œuvre, on la devine formant l'ossature (dix jours paraît-il), on la voit avec des ferronniers, en famille et tous ces gens de l'atelier. On enrage à l'idée de ne pas avoir été là. Dans le moteur réacteur de ses émotions. Et sa solitude, parlons-en. Des jours et des jours à donner les formes au visage et au corps, à donner du réel à cette âme aimable. Douceurs, rondeurs, âpretés. Des traits aigus et des formes insaisissables. Des coups rapides, sonores, exigeants. Sueur et larmes. « Ca s'appelle rentrer dans le sujet » susurre et assure Sadika. Le coup de Sirocco à la rescousse. Le pays tremble, mais ne rompt pas. La force de l'esprit après l'élasticité du corps. Aragon nous revient « La femme est l'avenir de l'homme ». Sadika sourit. « Comme personne ne l'a jamais aimé », ce poème dédié à l'amour de la patrie, elle en fait chair à son être cher. Les vers ont défilé dans sa tête. « Nous aimons le pays, comme personne ne l'a jamais aimé, Matin, soir et dimanche, Et s'ils nous tuent comme ils l'ont déjà fait, s'ils font de nous des apatrides comme ils l'ont déjà fait Nous reviendrons conquérants à ce pays ». Le poète a toujours raison..., il faudra réapprendre à vivre. Je touche la sculpture, je la côtoie de près. C'est vrai qu'il est maigre et met les mains dans les poches. Il avait mal aux autres, c'est clair, cela a du l'atteindre. Comme Rimbaud, probablement s'en allait les mains dans ses poches trouées. En regardant ses yeux, je repense à l'écrivain Colette évoquant un chat « Il lisait dans l'âme ». Ouled, alors, me devient familier. J'ai envie de lui parler. «Toi, aussi, alors... ». De ses 2 mètres 70, il ne cille. Un gardien m'envisage. Oui, d'accord, je suis au Centre Culturel International d'Hammamet, mais on peut avoir de l'intuition dans l'institution. « La culture, le plus court chemin de l'homme à l'homme » comme disait Malraux. J'y suis, j'y reste. Cette sculpture nous interroge, nous rend plus intéressant. Je me fais discret en voyant arriver des visiteurs pressés. Ils veulent se faire leur opinion, loin des pré-supposés. Qu'il y ait des Cassandre, des « tristes sires » ne fait rien à l'affaire. Ouled Ahmed est là, plus vivant que jamais. Il est droit, digne, il brave le temps qui passe. Immortel rebelle.

Gilles Trichard

Journaliste (Paris)

Aout 2013

Installation : Tombeaux

artiste : sadika keskes

- contexte general

1. Suite à la révolution tunisienne en 2011 et suite à la prise du pouvoir par le gouvernement islamiste, la Tunisie s'est vue être prise au piège entre d'une part une population qui a subi les années de la dictature et qui en a marre d'attendre les changements qui tardent à venir et d'autre part l'islamisation de la société soutenue indirectement par le nouveau gouvernement. Cette déchirure a eu des conséquences très graves : sous le gouvernement islamiste, plusieurs militants politiques de gauche ou ceux qui représentent le progrès ont été assassinés : Chokri BELID, Mohamed Brahmî pour ne citer qu'eux. En réaction à cette situation alarmante et pour dénoncer ces actes, Sadika KESKES a répondu par des œuvres dont celle nommée « Tombeaux ».

2. Suite à l'arrêt du « Printemps des Arts »¹ et dans le souci de la décentralisation de la culture et la mise en avant des créateurs des régions défavorisées, l'artiste Sadika Keskes crée avec Mahmoud Chelbi et d'autres intellectuels et artistes, un nouveau mouvement

3. qui se nommera Anouartounes² : le lancement de ce mouvement d'art pluriel se fera à Tunis le 11 juillet 2013 dans l'atelier de Sadika et la deuxième manifestation qui suivra, se tiendra à Kasserine les 17 et 18 août 2013.

C'est dans ce cadre que Sadika a réalisé l'installation « Tombeaux »

- commentaire de l'artiste

Sur la place principale de la ville de Kasserine³, en face de la mairie et pendant la gouvernance des islamistes.

J'ai voulu par cette œuvre à la fois rendre hommage aux martyrs et montrer la culpabilité de ce gouvernement qui à mon avis et selon mes convictions est le réel commanditaire de ces meurtres.

J'ai installé sur la place des tombeaux composés de cubes de verre transparents avec l'aide de la population locale et une personne dont le métier était constructeur de tombeaux.

Une fois les tombeaux installés et dans l'atmosphère encore surchauffée et en proie aux effets des derniers événements tragiques, on ressentait encore la présence des dépouilles, la réaction de la population ne s'est pas fait attendre et les gens sont venus en masse avec des fleurs et des bougies. Certains ont chanté.

Les «chaouchs» envoyés par leurs supérieurs de la Mairie ont essayé de nous dissuader prétextant que la place est le lieu de passage de tous les drogués, des fous et des «sauvages Kasrinois » ; ils vont casser tes cubes en verre et ça sera de la pure perte. Ma réponse était immédiate : «Peu m'importe que l'on casse les installations, ça serait vraiment dommage mais pour moi le plus important est de mesurer le civisme des gens en les exposant de la sorte et dans ce lieu». Les chaouchs ont disparu et on ne les a plus revus.

Trois mois passèrent sans que personne ne touche aux « tombeaux » jusqu'au jour où les responsables de la mairie, soit disant eurent un programme d'embellissement de la place et ordonnèrent la démolition de l'œuvre avec un engin mécanique.

Mon avis, c'est qu'ils n'arrivaient plus à supporter le poids de la culpabilité que leur renvoyait ce miroir de vérité. Jusqu'à aujourd'hui et trois ans après, la place est toujours clôturée... et reste inachevée.

Performance Kasserine 2013

Place publique





« Les tombeaux de la dignité » est une performance artistique présentée par Sadika Keskes, dimanche 1er octobre, pour reconstituer le drame des migrants emportés par les flots. Une manière de rendre également possible un deuil difficile.

Du 5 au 8 novembre 2017, elle s'est rendue sur l'île italienne de Lampedusa pour une nouvelle performance. Témoignage sur le vif.



Sadika KESKES

Lorsque, à l'appel des femmes qui m'avaient contactée, je me suis rendue pour la première fois à Foussana, petite ville située dans l'une des régions les plus défavorisées de la Tunisie, c'était d'abord dans le but d'évaluer ce que je serais susceptible de faire pour leur apporter de l'aide. Aussitôt, j'ai été prise à la gorge par l'état de détresse économique et morale des familles que j'ai trouvées sur place. Impossible de ne pas éprouver un fort sentiment de révolte devant ces inégalités et injustices qui ravagent le pays depuis si longtemps

Mais, en prenant le parti de remettre les femmes au travail, et au contact de celles-ci à mesure que je multipliais les allers et retours, la pitié que j'avais d'abord ressentie avec le temps s'est transformée en une vive admiration pour leur dynamisme, leur humour, leur savoir-faire et leur créativité qui n'attendaient que de s'investir dans un projet d'envergure qui leur permettrait de mettre en valeur leurs compétences

Avant la révolution toute création d'une association était presque chose impossible. Participant pleinement à la chute du régime, je n'ai pas tardé à créer avec ma fille et un groupe d'amies l'association « Femmes Montrez Vos Muscles » pour rattraper le temps perdu. Nous avons choisi de travailler sur la réhabilitation des métiers d'art, d'un côté parce que c'est un secteur créatif pour lequel j'avais de l'expérience, surtout à partir de ma pratique du verre soufflé, et d'un autre côté parce qu'il y avait urgence à sauvegarder un patrimoine matériel et immatériel sans oublier l'impact qu'il pourrait avoir sur un nombre important de personnes, essentiellement des femmes, des régions défavorisées

L'urgence est de donner du travail aux gens les plus démunis afin de réussir le rapprochement des classes sociales et de développer les régions défavorisées, d'où l'importance de la société civile et du secteur privé

Suite aux trois années d'actions soutenues essentiellement par la GIZ et la coopération suisse, nous avons pu concrétiser un projet culturel qui permet de tirer vers le haut tout le

: secteur du tissage

« Paul Klee et le tapis tunisien »

Tunisie : « Pays qui me ressemble ? » avait noté Paul Klee dans son Journal. Phrase pour le moins étonnante, et qui est loin d'aller de soi pour un jeune artiste venu d'Europe ; elle éclaire cependant bien l'osmose culturelle qui s'est réalisée entre lui et la Tunisie qu'il venait de découvrir. Quelque part, Klee avait ressenti au plus profond ce que la culture tunisienne avait de simple et d'authentique, telle qu'elle s'exprimait dans son patrimoine, et en particulier - ce dont j'ai eu l'intuition - par ses tapis. De la même façon, les femmes tisserandes ont senti que cette œuvre leur parlait, les confortait dans ce qu'elles étaient et restaurait la fierté qu'elles pouvaient ressentir à l'égard de leur culture ancestrale

La façon qu'elles ont eue de s'emparer de l'œuvre de Paul Klee a contribué à leur rendre ce sentiment de dignité dont, de l'extérieur, on mesure mal l'importance chez des populations par ailleurs si démunies

Ce que Paul Klee a emprunté d'immatériel à la Tunisie : les rythmes, les couleurs, la lumière, etc., retrouve ici une nouvelle vie, par la façon instinctive dont ces femmes se sont réapproprié ses créations grâce à un savoir-faire resté intact en dépit de circonstances difficiles

C'est donc pour mettre cette intuition à l'épreuve des faits, et à la faveur des célébrations du centenaire du voyage de Paul Klee en Tunisie, que l'Espace Art Sadika a décidé de monter une exposition « Paul Klee et le tapis tunisien », qu'accompagne ce beau-livre, richement illustré, tout en couleur, étayé des textes d'Alain Nadaud et de Jean Lancri, afin de réunir les indices, correspondances et similitudes qui montrent ce que cette hypothèse a tout à la fois de plausible et d'évident

Suite à cette expérience, et à la qualité des produits réalisés, plusieurs artistes et designers ainsi que des écoles d'art ont entamé une relation de travail avec les femmes tisserandes pour réaliser leurs prototypes et maquettes en tapisserie et tapis : Daniel Monteleoni, Mouna Jmel Siala, Fatma Samet, etc

L'exposition Ambiente à Francfort va être le miroir de notre travail et la confirmation d'une vraie intégration économique des femmes



Réunion avec les femmes tisserandes à Kasserine

Oeuvre réalisée pour le centenaire du passage de Paul Klee en Tunisie

POUR MA PART, J'AI PRIS LE BAS POUR LE HAUT

Sadika KESKES

L'idée de l'œuvre que j'ai réalisée pour cette exposition et qui restera à demeure dans la maison qui est pour l'heure encore en chantier, m'est venue du texte de Jean Lancri, et plus particulièrement de son titre, telle qu'elle figure dans le livre Paul Klee et le tapis tunisien, aux portes de l'abstraction, que nous venons de publier aux Editions Sa'Al : « Inversion et double renversement chez Klee ou Comment, pour attirer son destin à lui, Paul prit le Sud pour le Nord. »

Justement, les différentes flèches qui traversent cette installation et qui se croisent sont respectivement orientées Nord / Sud.

En réalité, cela fait longtemps que je travaille sur des structures métalliques suspendues incrustées de carreaux de verre coulé de différentes couleurs. J'ai toujours été une collectionneuse passionnée de tapis et de kilims tunisiens. Bien avant de travailler avec les femmes de Foussana, de Sidi Bouzid et de Kasserine et de reprendre avec elles, sur des bases nouvelles, la fabrication de tapis, j'avais été frappée par la structure et la composition des kilims qui procèdent par la juxtaposition de points et donc de minuscules carrés de couleurs, presque sur le mode moderne de la pixellisation. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de remplacer ces carrés d'étoffe par des carreaux de verre en réutilisant les couleurs identiques à celles qu'on trouve dans les kilims qui, pour la plupart, se caractérisent par la juxtaposition de couleurs complémentaires. Ici, j'ai privilégié le jaune et le bleu.

Dans un autre texte du même livre cité plus haut, Alain Nadaud montre comment Paul Klee est passé de « l'architecture de la cité », telle qu'il l'a eue devant les yeux à Tunis ou à Kairouan, sous la forme de l'urbanisme arabe, où les maisons étaient peintes de différentes couleurs, à « l'architecture du tableau » qui lui a permis de juxtaposer des carrés de couleurs, premiers pas vers une abstraction progressive qu'il n'aura plus eu ensuite qu'à développer. De mon côté, à partir de cette même architecture des kilims, je suis plutôt passée à une « architecture des lumières », en donnant naissance et en installant, depuis une dizaine d'années et en plusieurs endroits chez des particuliers ou des institutions, des verrières, des marquises ou des plafonds en verre transparent que j'ai appelés « tapis volants ». Malgré un poids considérable dû à l'armature en fer et à la masse des dalles de verre, ces tapis suspendus, par leur transparence et en laissant passer la lumière changeante du soleil à travers le jeu et le miroitement des couleurs, donnent une incroyable impression de légèreté.

Si, comme le dit Jean Lancri, Paul Klee a pris le Sud pour le Nord, et puisque, habituellement, nous ne regardons jamais les tapis, posés sur le sol, que du haut de notre verticalité, je pourrais dire que, pour ma part, et à l'inverse, j'ai pris le bas pour le haut, et que, par mes installations, ces tapis de verre, on les regarde désormais, non plus de haut, mais d'en dessous.



Tapis Volant 5mx5m

